

## Chapitre 6

### Le lion poltron

Pendant tout ce temps, Dorothée et ses compagnons avaient cheminé à travers les bosquets touffus. La route était toujours pavée de briques jaunes, mais elles disparaissaient sous les branches cassées et les feuilles mortes, ce qui rendait la marche pénible. Les oiseaux se faisaient rares à cet endroit de la forêt, car les oiseaux recherchent les clairières inondées de soleil ; par contre, on entendait parfois le grognement profond de quelque animal sauvage caché parmi les arbres. Cela faisait battre très fort le cœur de la petite fille, car elle se demandait ce que c'était ; mais Toto, lui, avait compris, il ne quittait pas Dorothée d'une semelle et n'osait même pas répondre en aboyant.

– Combien de temps allons-nous mettre, demanda la fillette au Bûcheron-en-fer-blanc, pour sortir de la forêt ?

– Je n'ai aucune idée, s'entendit-elle répondre, c'est la première fois que je vais à la Cité d'Émeraude. Autrefois, mon père avait fait le voyage, dans mon enfance, et il avait gardé le souvenir d'une longue marche à travers un pays dangereux, tout en reconnaissant que la région était belle quand on s'approchait de la cité où habite Oz. Mais je ne crains rien avec mon bidon d'huile et on ne peut pas faire mal à l'Épouvantail ; quant à vous, vous portez au front la marque du baiser de la Bonne Sorcière, qui vous protège de tout danger.

– Mais Toto ! dit la fillette inquiète, qu'est-ce qu'il a pour le protéger ?

– C'est à nous de le protéger s'il est en danger, répliqua le Bûcheron-en-fer-blanc. Comme il prononçait ces mots, la forêt retentit d'un formidable rugissement et l'instant d'après, un Lion bondissait sur la route. D'un coup de patte, il fit valser l'Épouvantail qui retomba de l'autre côté du chemin, puis il donna au Bûcheron-en-fer-blanc un coup de ses griffes acérées. Le Bûcheron se retrouva par terre et resta étendu, immobile, mais à la grande surprise du

Lion, le fer-blanc portait à peine une éraflure. Quant au petit Toto, maintenant que l'ennemi était là, il/courut vers le Lion en aboyant ; la grosse bête s'apprêtait à le mordre quand Dorothée, craignant le pire pour Toto, et au mépris du danger, se précipita et, de toutes ses forces, donna une tape sur le museau du Lion, en s'écriant :

– Vous osez mordre Toto ! Vous devriez avoir honte, une grosse bête comme vous, de mordre un pauvre petit chien !

– Je ne l'ai pas mordu, dit le Lion en se frottant le museau avec sa patte, là où Dorothée l'avait tapé.

– Non, mais vous avez essayé, répliqua-t-elle. Vous n'êtes qu'un gros poltron.

– Je sais, dit le Lion en baissant la tête d'un air penaud, vous ne m'apprenez rien. Mais qu'y puis-je ?

– Comment voulez-vous que je le sache ? Quand je pense que vous avez frappé un homme empaillé comme le pauvre Épouvantail !

– Il est empaillé ? demanda le Lion tout surpris, en la regardant relever l'Épouvantail et le remettre sur ses pieds, tandis qu'elle le tapotait pour lui redonner forme.

– Bien sûr qu'il est empaillé, rétorqua Dorothée, encore sous le coup de la colère.

– Je comprends maintenant pourquoi il a roulé si facilement, remarqua le Lion. J'ai été étonné de le voir tournoyer sur lui-même. Et l'autre, il est empaillé aussi ?

– Non, dit Dorothée, il est en fer-blanc. Et elle aida le Bûcheron à se remettre d'aplomb.

– Voilà pourquoi j'ai failli me casser les griffes, dit le Lion. Quand elles ont crissé contre le fer-blanc, j'en ai eu la chair de poule. Et ce petit animal que vous aimez si tendrement, qui est-ce ?

– C'est Toto, mon chien, répondit Dorothée.

- Est-il en fer-blanc ou empaillé ? demanda le Lion.
- Ni l'un ni l'autre. C'est un chien... euh... en chair, dit la fillette.
- Oh ! quel curieux animal ; il me semble remarquablement petit, à présent que je le regarde. Il faut être un poltron comme moi, pour oser s'attaquer à une si petite créature.
- Pourquoi êtes-vous un poltron ? s'étonna Dorothée en examinant la grosse bête qui avait bien la taille d'un petit cheval.
- C'est un mystère, répliqua le Lion. J'ai dû naître ainsi. Naturellement, tous les autres animaux de la forêt me croient courageux, car le Lion - c'est bien connu - est le Roi des Animaux. J'ai appris par expérience que si je rugis très fort, tout ce qui respire s'écarte de mon chemin. J'ai toujours eu horriblement peur en présence des hommes ; mais il suffit que je rugisse pour qu'ils s'enfuient à toutes jambes. Si les éléphants, les tigres et les ours avaient essayé de m'attaquer, c'est moi qui me serais sauvé, tellement je suis poltron ; mais, au moindre de mes rugissements, ils décampent tous, et naturellement, je ne les retiens pas.
- Cela n'est pas bien du tout. Le Roi des Animaux ne devrait pas être un poltron, dit l'Épouvantail.
- Je sais, répliqua le Lion en essuyant du bout de sa queue une larme qui perlait. C'est le drame de ma vie, et j'en suis très malheureux. Mais au moindre danger, mon cœur se met à battre très fort.
- Peut-être avez-vous une maladie de cœur, dit le Bûcheron-en-fer-blanc, vous devriez vous réjouir, car cela prouve que vous avez un cœur. Je n'en ai pas, moi ; je ne peux donc pas avoir de maladie de cœur.
- Si je n'avais pas de cœur, réfléchit le Lion, je ne serais peut-être pas un poltron.
- Avez-vous de la cervelle ? demanda l'Épouvantail.
- Je l'espère. Je n'ai jamais cherché à le savoir, répliqua le Lion.
- Je vais voir Oz le Grand pour lui demander de m'en donner, fit remarquer

l'Épouvantail, car ma tête est bourrée de paille.

– Et moi, je vais lui demander de me donner un cœur, dit le Bûcheron.

– Et moi, je vais lui demander de me renvoyer avec Toto au Kansas, ajouta Dorothée.

– A votre avis, Oz pourrait-il me donner du courage ? demanda le Lion Poltron.

– Pourquoi pas, s'il peut me donner de la cervelle, dit l'Épouvantail.

– Ou me donner un cœur, dit le Bûcheron-en-fer-blanc.

– Ou me renvoyer au Kansas, dit Dorothée.

– Dans ce cas, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vais vous accompagner, dit le Lion, car ma vie est tout simplement insupportable si on ne me donne pas un peu de courage.

– Vous êtes vraiment le bienvenu, répondit Dorothée, car vous allez nous protéger des autres bêtes sauvages. Elles doivent être encore plus poltronnes que vous, si elles se laissent effrayer par vous aussi facilement.

– En effet, dit le Lion, mais cela ne me rend pas plus courageux, et cela me désole d'être un poltron.

Une fois de plus, notre petit groupe se remit en route ; le Lion faisait d'imposantes enjambées à côté de Dorothée. Au début, Toto accepta mal ce nouveau compagnon ; il n'arrivait pas à oublier qu'il avait failli finir en marmelade entre les puissantes mâchoires du Lion ; mais au bout d'un moment, ses ressentiments se dissipèrent et ils devinrent vite une paire d'amis. La journée passa sans qu'une autre aventure vînt troubler la paix de leur voyage.

A un moment donné, toutefois, le Bûcheron-en-fer-blanc mit le pied sur un scarabée qui cheminait sur la route, tuant ainsi la pauvre petite créature. Lui qui n'aurait pas fait de mal à une mouche, se sentit très malheureux ; et tout en marchant, il versait des larmes de regret. Ses larmes ruisselèrent lentement

sur son visage, roulèrent jusqu'aux ressorts de ses mâchoires, qui en rouillèrent. Peu après, Dorothée lui posa une question, et le Bûcheron-en-fer-blanc ne répondit pas : il ne pouvait plus desserrer les dents. Ceci lui fit très peur ; il s'adressa par gestes à Dorothée pour qu'elle le secourût, peine perdue, car elle n'arrivait pas à le comprendre. Le Lion aussi était intrigué : que se passait-il donc ? Mais l'Épouvantail saisit le bidon d'huile dans le panier de Dorothée et oignit les mâchoires du Bûcheron ; l'instant d'après, il reparlait normalement.

– Cela m'apprendra, dit-il, à regarder où je mets les pieds. Car s'il m'arrivait de tuer un autre insecte, je ne pourrais retenir mes larmes, la rouille me coincerait les mâchoires et m'empêcherait de parler.

Puis il poursuivit son chemin avec mainte précaution, les yeux fixés sur la route, et dès qu'il voyait la moindre petite fourmi avançant péniblement, il l'enjambait pour éviter de lui faire du mal. Le Bûcheron-en-fer-blanc savait pertinemment qu'il n'avait pas de cœur, c'est pourquoi il prenait grand soin de n'être jamais cruel ni méchant, à l'égard de qui que ce soit.

– Vous autres qui avez un cœur pour vous guider, dit-il, vous ne risquez jamais de faire du mal ; mais moi, qui n'en ai pas, je dois être très prudent. Dès qu'Oz m'aura donné un cœur, naturellement, je n'aurai plus besoin de me surveiller à chaque instant.